Fiction

Miss Terre

En 1430 dans un petit bourg montagneux de la Géorgie situé à plusieurs envolées de sabots de Tkibouli la Terre s'est mise à parler pour livrer quelques secrets de sa lourde activité à un blondinet aux grands yeux bleus nommé Timur.

Sous l'automassage des pieds agiles de l'investigateur s'agitent et montent de vastes réflexions remplies d'une grande curiosité.

Etés comme hivers sa chevelure claire mi-longue qui encadre un visage aux traits fins et réguliers balaye sentiers et chemins qui gonflent ses oreilles d'étranges bruits parfois assourdissants.

Selon les saisons, une musique différente traverse chacun de ses orteils. Ces notes plus ou moins mélodieuses remplissent son ventre plat et menu d'une histoire insoupçonnée, de vies menées sous la sphère foulée.

La communication semble s'établir plus aisément si ce garçon est seul. Habitué à courir, à sauter de joie devant les fleurs ou marais, ce personnage énigmatique roule chacun des mots employés pour combler les questionnements incessants des habitants de son quartier.

Bien inconsciemment, Timur sème la confusion aux travers de récits qui semblent improvisés, il emporte de nombreux regards devenus hagards sur l'énoncé de ces ressentis et sur les détails troublants qu'il fournit sur ces rencontres insolites aux familiers qui l'écoutent.

L'apparence de la jolie silhouette agile de ce garçon attire la bienveillance à cette âme venue s'incarner dans une famille de charbonniers.

Les longues et fortes mains calleuses de son père appelé Miron lui expliquent fréquemment avec précision leurs allers

et retours de l'intérieur des entrailles de la terre explorée à l'extérieur où le regard retrouve la lumière et l'oxygène à respirer. Grâce aux interrogations du blondinet confié, une part importante de la vie de cet homme s'articule sur la confiance dans chaque descente vers l'obscurité de la matière à extraire.

D'immenses petits bonheurs lui remplissent le coeur en remontant l'échelle de la peur vers l'immensité abandonnée durant plusieurs heures de labeur.

Son épouse Anya lui prépare pour chaque jour de travail à mener, d'excellents mets à consommer avec ses collègues des wagonnets poussés ou tirés.

Les plaintes de certains de ces hommes peuvent-elles traverser la terre et remonter les racines des arbres ou de brins d'herbe dressés pour hurler la misère qui s'écroule sur l'un des leurs en creusant, en étayant les pièces visitées pour avancer et charger le minerai ?

Dans ces galeries pleines de vies, la lumière jaunie de leurs casques réchauffe leurs rires pour éviter de souffrir.

Ont-ils froids aux pieds devant l'absurdité qui saisi et souffle bon nombre de cierges éclairés ? Sur des visages assombris, des javelots de lucidité traversent des joues émaciées, striées par les soucis rencontrés. Des gouttes de sueur sont abandonnées sur les parois de ces puissantes cheminées intérieures.

Timur aperçoit l'imposante stature de son père, ses grosses chaussures plissées sur le dessus fendent l'air. Les dos tournés pour remonter la rue se ressemblent. Des pantalons bleus noircis, des petites vestes assorties couvrent le bas de leurs reins et se tournent allégrement pour ressasser les heures partagées et renifler sur les émotions parcourues.

Confiants et heureux de regagner leur maisonnée, ces travailleurs échangent un dernier verre avant de se saluer. L'authenticité de leur complicité s'imprime au fond de leurs yeux.

Après une généreuse assiette creuse garnie d'un bouillon fumant dans lequel parfois, un modeste morceau de viande de porc a bouilli, Timur sait qu'il va pouvoir raconter la magie de sa journée.

Pain et beurre accompagnent leur dîner.

En dessert, fruits de saison, gâteaux ou tartes maison sont réservés pour les grandes occasions. Des noix seront broyées et mastiquées dans la bonne humeur avant d'aller se coucher.

Dans la chaleur de la maisonnée s'égoutte et sèche toute la fraîcheur de contrariétés soustraites d'échanges joyeux de retrouver les sourires aimés.

Des grésillements de bon matin secouent le lit de Timur qui peine à se réveiller. A nouveau, la locomotive des fourmis vertes stationne sur le quai numéro 3, précisément devant les jambes de nombreux passagers pressés d'embarquer.

Le ciel jaune-orangé s'embue par la vapeur de la micheline. Calme et rigueur fusionnent dans les mains des contrôleurs qui perforent le sommeil véhiculé sur des visages encore fatigués ou peu enclins à digérer les blagues d'un matin rieur.

Oxana, la soeur de Timur frappe dans ses mains, elle écarte les épais rideaux sans éclaircir la solitude matinale de son frère, d'habitude étonnée par le surcroît de sa vivacité.

Le rêveur ne peut être dépossédé du voyage organisé.

La jeune femme quitte le palier de ses incertitudes. Une odeur de café frais traverse ses narines encore endormies.

Oxana dirige ses pas vers une cuisine improvisée pour y

avalent un déjeuner bien frugal. De bon matin, assis sur de solides tabourets de bois les deux parents achevent de commenter les aventures d'une journée qui éveille leurs esprits sereins.

Sur un torchon déplié ou sur une planche de bois usagé selon les habitudes de chacun, un large pain à l'intérieur sombre est posé. Un beurre rance noie de son odeur la vieille table basse recouverte d'une nappe en tissu brodée par leur mère. De la chaleur humaine se dégage des membres réunis.

Sur la droite, se penche, sourit et observe les scènes répétées, un vieux tableau du Père André suspendu par une ficelle usagée retenue par un clou planté sur le mur gris blanc bien noirci par l'utilisation régulière de la cheminée pour cuisiner et se chauffer.

Des ombres ondoient sur la peinture exposée. En arrière plan une montagne entourée de deux autres plus petites, les cimes de couleur acier trempent dans l'azur de pureté. Au pied de ce décor, de jolies fleurs où doivent fourmiller des tas d'insectes plus ou moins occupés à trier les pensées de randonnées à venir. De la verdure encercle les jambes d'inconnus, têtes levées pour s'orienter ou admirer au loin le clocher d'une église qui s'élanche vers les hautes cimes dessinées... Des parcelles de rêves éveillés s'accrochent sur les hauts rocs d'un sentier caillouteux assez escarpé pour dominer l'absence dévalée.

Dans le ciel nuageux du matin, trois oiseaux s'envolent... Leurs petits cris tirent Oxana de sa rêverie. Elle frémit et lèvent les yeux pour découvrir les deux derniers petits lacs plissés d'une grande sérénité. Anya sa mère, souvent silencieuse et patiente livre toute sa bienveillance à travers un sourire aimant. Avec discrétion, cette maman aime

découvrir au quotidien l'originalité du réveil de sa fille aînée. Elle sait qu'un jour viendra, ses enfants la quitteront si ce n'est déjà fait par la rupture d'un fil intérieur bien personnel. Le père levé lace ses chaussures, le corps plié en deux il se déplie et laisse s'échapper une légère toux qui ponctue qu'il doit y aller. Souvent il se racle la gorge avant de parler. C'est l'heure dit-il pour aller se glisser dans le ventre de l'obscurité à sonder.

L'esprit songeur, Oxana grignote les premières heures de sa journée, une tartine de pain à la main recouverte d'un peu de beurre et d'un filet de miel. Douceur ambrée du matin récoltée des essaims de ruches situés sur l'arrière de la maison, un peu plus loin après le potager. De vieilles caisses perforées et enduites de bouses de vaches par leur père ont été posées sur des socles de bois ajustés malgré la rugosité du pays. Une passion pour les abeilles et leur nectar expérimentée par Miron. Un difficile équilibre entre floraisons et moissons pour éclairer gaiement ses pauses familiales.

Un tunnel, puis un deuxième, Timur laisse choir quelques miettes de ses pensées désarticulées. Des cris, de l'angoisse traversent le corps du rêveur. Une avalanche de bras s'enchevêtre, s'agrippe ça et là dans le déséquilibre d'une voie semée d'embûches. D'énormes troncs d'arbres jonchent le sol secoué. D'importants craquements secouent son corps. Le sifflement rauque d'un oiseau brouille la réception de ses ouïes. L'information à capter est diffuse. Un brouillard surgit. Grondent les yeux des voyageurs ballotés entre désir d'agir et le désir de fuir toutes responsabilités à engager pour dégager les rails encombrés. Beaucoup de confusion arrondit les yeux de passagers inquiets, sources intenses d'une sourde

communication. Seule la sonorité extérieure ébranle les pensées. Des visages se tendent. Des rides d'inquiétude accentuent la froideur du couloir arpenté.

Bougies éteintes de silhouettes bousculées, interrogatives sur des pieds écrasés, des bagages cognés sur la tempe de quelques voyageurs baissés pour ramasser des affaires personnelles tombées... Des corps qui s'assoient les uns sur les genoux des autres, s'empilent bien involontairement sur l'insistance de brillantes secousses qui déchirent des ondes endormies, soudain esseulées.

L'inconnu submerge, disperse, éloigne, sépare ou assemble... Train d'une maternité nouvelle d'où sortent de nouvelles figures. Portes inconnues à pousser. Bras en l'air, des formes hallucinantes agitent des drapeaux derrière les fenêtres du wagon. Les indications sont rares, inaudibles. La foule du matin semble abasourdie par le vacarme perpétué. Les grondements ou gémissements perçus font trembler le plancher. Des cascades d'eau lointaines déversent des pelletées d'animaux réveillés. Telle une armée en marche, leurs pas se calent difficilement pour rejoindre la troupe formée.

Piétinées, des branches d'arbres qui jonchent le sol de la forêt gémissent avant de se casser brutalement sous le pesant refrain du réveille-matin.

Certains passagers aux regards de curiosité aiguisés observent les atermoiements des habitants de la forêt réveillée. Se renifle la moiteur d'heures partagées sans pouvoir renouveler le cours des journées passées...

Mémoires trouées par l'immensité secouée. Peu de lumière pour discerner la voie à emprunter.

Rapidement, le questionnement animalier fait place à une

solidarité plus efficace qu'il n'y paraît.

Qui dérange qui ? Que se passe-t-il ? Où sommes-nous arrêtés ? Qui aide qui ?

Des pans du tissu humain se décousent. Le suivi des conversations est compliqué. Des zones sont protégées activement par une nouvelle espèce. On parle d'Animazoïdes.

Leurs yeux sont immenses, baignés d'une telle clarté dans la nuit qu'ils en perforent toute inquiétude qui transpire et dégouline le long des corps traversés. Un flot d'humidité et de fraîcheur s'échappent des pores de la peau douce de Timur qui s'arqueboute.

De curieux objets sont présentés sur le plancher du train par ces nouveaux personnages que représente leur chef, l'Animazoïde-CR. C'est ce dernier qui orchestre les allers et venues dans le train et à l'extérieur de celui-ci.

C'est impressionnant de constater l'aisance de ces Animazoïdes comme s'ils connaissaient chaque personne, comme si les réflexes ou pensées se découvraient au fur et à mesure de leurs avancées.

Un nouvel océan de questionnements hante Timur. C'est curieux tous ces gens inconnus qui semblent maintenant se connaître plus précisément. D'où viennent d'Illes ? Pour qui oeuvrent-ils ?

Le matériel utilisé est inconnu aux yeux de Timur. Peu de paroles sont échangées durant l'action menée. Seuls des échanges silencieux fendent l'obscurité défendue pour le moment. A chacune des questions posées par les voyageurs, des grognements sont émis tandis que les têtes triangulaires des Animazoïdes se secouent, se penchent comme si elles souhaitaient s'approcher pour mieux entendre ce que chacun

murmure... Timur cherchent leurs oreilles. Sont-elles aplaties sur leurs têtes ou simplement rabattues sur les côtés ? Deux branchies plissées s'ouvrent et se referment avec régularité. Elles sont placées sur le dessus du plexus cardiaque de ces individus aux torses nus, peu ou pas vêtus.

Auraient-ils quitté leurs vêtements pour agir plus souplement dans les travaux à organiser ? Timur ne sait que faire du stylet et de la planche tordue qui lui est tendue.

Tenez ça jeune homme lui a lancé le responsable des Animazoïdes . Enfin, c'est ce que Timur en a déduit car le regard lumineux perçant ne badine pas avec les mots. C'est un charabia confus qui s'évanouit autour de Timur.

Le regard à l'oblique décoiffe ses pensées. Brusquement, Timur se retourne et s'aperçoit qu'il n'y a presque plus personne dans le wagon inspecté.

Où sont mes parents, ma soeur ?

Que faire sans outils ?

Dans la forêt visitée, sur un arbre les yeux dilatés d'un hiboucoucou

lui font peur. La pupille noire croisée, si tranchante dans son éclatant soleil fixe les rangées d'activités répétées des fourmis vertes géantes.

Des rivières de fourmis aux corps fluorescents règlent leurs pattes pour constituer les premiers ponts à dresser pour évacuer des passagers troublés. D'énormes boursouflures s'élèvent de la terre, des crevasses d'incompréhensions font échos au puissant silence intérieur où se réfugie toute torpeur à réchauffer.

Sans plus attendre Timur arpente les wagons. Il n'aperçoit aucun visage connu.

De puissants haut-parleurs crachent des informations qui se

brisent dans l'humidité traversée. Une fourmi géante verte coiffée d'une casquette sous laquelle s'agitent deux grosses antennes noires qui dépassent et questionnent :

- Qui es-tu jeune garçon ?

- Pour quelle section t'es-tu engagé ?

Timur ne sait que répondre. Interloqué, il dévisage les caractéristiques de ces nouveaux arrivants, de brillants organisateurs encore jamais rencontrés. Une réelle connaissance du poste occupé pour éviter de questionner une assemblée secouée, réveillée mais en train de flotter...

- Va te rasseoir intime la fourmi géante aux antennes souples et encombrantes qui semblent retenir les yeux de Timur. Des équipes vont se former. Tu seras appelé pour t'orienter et quitter le train accidenté.

Par l'une des fenêtres ouvertes où se penche le corps de Timur, il aperçoit la vieille charrette d'Oleg renversée. Celui-ci fait des signes sans trop bouger. Ses godillots sont enfoncés dans la boue qui semble l'aspirer. L'inertie de ses jambes donne l'impression qu'elles sont prisonnières, que des bras obscurs les retiennent, les absorbent. La terre l'avale. Après avoir retiré son bonnet de laine usé, de la paume de sa main droite, Oleg s'essuie le front. A proximité de cet homme, d'énormes coquilles d'escargots clairs rampent accompagnés de longues et luisantes limaces rouges qui absorbent et recrachent l'humidité pompée de la terre fumante pour certainement libérer Oleg qui s'épuise de crier, d'émettre de vains appels à l'aide vers une assemblée largement dispersée. Trop de bruit étouffe la vaillante demande.

Gare des retardataires, crie le responsable des Animazoïdes. Faim de trajet. De la nourriture est distribuée pour rassasier des ventres inquiets.

Un cercle s'est formé, il s'agrandit. Chaque nouveau venu tente de s'intégrer aux informations qui ébranlent le quai des pensées collectives. La soif ne peut s'étancher à travers les zones d'ignorances à élever dit l'électricien du train. Des poteaux d'informations sont à remplacer. Dépourvus d'entretiens constants, ceux-ci ont fortement été endommagés ces dernières années. Usés, laminés par l'indifférence des passagers, la contradiction les a effacés. Timur se frotte les yeux. Il ne comprend rien à ce discours. Que veut-il dire ? Qui a abîmé ces poteaux ? Qui a gommé les informations ?

Où étaient-ils tous passés durant l'assoupissement du jeune homme ?

Aspirés par le vide, certains compartiments de ses questionnements demeurent plus austères qu'il ne l'imaginait. Timur tremble, il a peur que toute sa petite vie se renverse à nouveau pour laisser poindre de plus en plus d'espèces inconnues, aux faciès fripés, troués de bons sentiments.

Des gestes d'humanité retrouvés calment le garçonnet désemparé. Timur appelle et cherche sa famille devenue sourde elle aussi dans le tumulte engendré. Sur les visages croisés, le silence voyage. Seulement quelques inconnus répondent aux signaux d'interrogations silencieux de Timur. Un chien perdu frotte sa truffe sur le bord du siège de Timur qui sursaute. Deux boulets de tendresse font sourire le jeune homme qui se remet à observer la scène d'affection de son nouveau compagnon.

Un bruit de tonnerre accélère le cours fluide de ses pensées. Sous les tensions ressenties, sa respiration s'est activée, saccadée parfois pour lui signaler une importante prise de

conscience à analyser. Eveillé, souvent Timur a ressenti ces avertissements qui sonnent la fin ou le changement d'un épisode à suivre. Des éclairs de feu transforment ses deux yeux clairs qui scrutent le ciel et sondent de ces deux pieds le sol avec lequel il aime beaucoup parler. Point de sonorité personnelle. Une absence de communication. Tout s'est enrayé.

Timur connaît le mécontentement de la Terre foulée, d'espaces herbeux plaintifs qu'il écoute le temps de nettoyer des orteils souillés par ses nombreuses activités extérieures où s'établissent de réels échanges qu'il partage avec sa famille, souvent durant le temps d'un repas. Rien de permanent ne lui avait dit la souris de la Terre.

Malgré toutes ces questions, Timur flaire l'opportunité de s'évader. Sur le puissant corps de son nouveau compagnon, pris pour un chien, il vole et traverse la forêt sous le regard interrogatif de plusieurs hiboux-coucou qu'il salue de la main. Sur son passage de grandes ailes foncées se lèvent et se rabattent. Un couloir de connaissances éveille sa curiosité.

Timur improvise un nom pour questionner l'explorateur de la première heure à partager. Ses deux mains serrent le corps chaud de cet imposant oiseau qui fredonne un chant mélodieux au rythme des cloches d'une église qui retient l'attention de Timur. Il connaît cet air. Il l'a maintes fois entendu, fredonné avec des paroles légères et douces, par la voix de sa mère pour l'endormir ou le bercer sur l'océan puissant de son amour à livrer.

Sans aucune inquiétude les notes de son enfance s'éloignent. Il est de plus en plus difficile pour Timur d'en saisir la provenance. Il flotte. Son corps ne perçoit plus les secousses de la terre. Il tangue, il semble happé par un mystérieux vent

qui avant d'atterrir bascule sa monture d'avant en arrière. Une étrange traction que Timur ne peut contrôler. Un freinage particulier pour ses deux pieds qui ont quitté le sol. Il s'abandonne sur le dos du guide rencontré.

Des monticules d'une terre souple et plissée se sont formés d'où émergent de grosses têtes de lombrics qui se dressent dans la nuit. Des yeux inquiétants scrutent les voyageurs perdus. Une connexion silencieuse semble relier ces drôles de créatures qui ondoient ça et là...

Une onde de questions – réponses circule. Celle-ci semble faire vibrer leurs grossières antennes munies de récepteurs à la forme de boules noires aux extrémités.

Les bras de Timur sont devenus plus légers, ils ressemblent aux ailes d'oiseaux admirés autrefois. L'agilité et la douceur de son corps se font oublier quand il traverse les couloirs éblouissants d'une certaine liberté. Timur discute avec quelques papillons qui lui transmettent de bien agréables informations sur son évolution. La fragilité de leurs ailes effleure le visage du garçon souriant.

Une transformation géométrique se balance sur la nouvelle ère visitée. Des volutes de couleurs éclatantes allègent et libèrent le poids des pensées qui enroulent et élèvent l'esprit confiant de tous les voyageurs croisés.

Timur cherche les Animazoïdes, les fourmis vertes géantes, les escargots clairs, les limaces rouges...

Plus rien ne bouge, le temps n'est plus ce que Timur a connu.